

Napoléon, alors en Angleterre, s'attendait à la proclamation de la royauté à Bordeaux. Et nous devons dire à son honneur qu'il considérait cette solution comme acceptable et possible. Il ne se proposait pas de protester; il voyait là, amené par les événements, le triomphe du principe contraire au sien, et il se résignait. Il connaissait, par les renseignements qui lui venaient de France, la composition de l'Assemblée, et il jugeait que la royauté n'était pas loin. Malheureusement, rien n'était préparé: les royalistes, depuis trente ans, vivaient étrangers au pouvoir, sans lien entre eux, annihilés, échappant à toute direction ou n'en recevant aucune. Arrivés à Bordeaux, ils eurent honte d'être en majorité et d'être royalistes. Cédant à la peur, aux intrigues, à leur propre incapacité, ils résolurent de suivre simplement le cours des événements en se déchargeant du fardeau inopiné qui leur tombait sur les épaules.

## JEAN BART.

Suite.

—Parce que? fit le géant en toisant le garde du corps avec mépris.

—Parce qu'on ne fume pas chez le roi.

—C'est au service du roi, mon maître, répondit l'homme, que j'en ai pris l'habitude; je crois qu'il est trop juste pour trouver mauvais que j'y satisfasse.

Les gardes se rapprochèrent et l'un d'eux s'écria:

—Je paris que c'est l'ours du chevalier de Forbin!

Justement le chevalier passait dans les galeries. On courut pour lui demander si ce géant qui fumait chez le roi n'était pas son ours.

Forbin, craignant les suites d'une pareille hardiesse ou les railleries des courtisans, n'osa pas avouer que ce géant était son ami.

C'était pourtant bien Jean-Bart.

Le roi fut prévenu.

—Ce ne peut être que Jean Bart, répondit Louis XIV; qu'on le laisse fumer.

Vint l'heure où le roi passait d'habitude. Tous les courtisans s'inclinèrent en l'apercevant de loin.

Le majestueux prince vint droit à Jean Bart:

—Jean Bart, lui dit-il à haute voix comme pour faire entendre ce glorieux nom de tous les courtisans, il n'est permis qu'à vous de fumer chez moi!

Puis il passa.

Ce n'était pas encore l'heure de l'audience. Louis XIV faisait en ce moment saluer seulement sa royale majesté par tous les plus grands seigneurs de son royaume.

Quand le maître eut disparu, les courtisans, qui connaissaient fort de réputation l'illustre marin, voulurent savoir de lui comment il avait accompli sa sortie du port de Dunkerque, malgré le blocus.

Jean Bart n'était pas un beau parleur. Afin de se faire bien comprendre, il rangea une douzaine de seigneurs en bataille, comme étaient les vaisseaux du blocus, puis il leur dit:

—J'ai fait ainsi!

Et de tribord et de bâbord il lâcha des bordées de coups de coude et traversa fièrement ces simulacres de vaisseaux, qui se tâtèrent les côtes.

A l'audience royale, Louis XIV savait l'anecdote et en rit beaucoup. Il fit raconter au marin la même sortie. Jean Bart n'osa pas jouer des coudes sur Sa Majesté, mais il narra la chose dans un style fortement accentué.

Les courtisans rougissaient et s'en formalisaient.

—Il me parle un peu grossièrement, leur dit le monarque habitué aux plus exquises formules de la servilité, mais il agit bien noblement pour moi. En est-il un qui soit capable de faire ce qu'il a fait?

Ce voyage du loup de mer à Versailles est rempli d'anecdotes. Toutes décèdent dans l'illustre marin la simplicité, la naïveté, mais aussi la noble confiance qu'il avait en lui.

En le congédiant ce matin-là, Louis XIV, qui savait récompenser les services rendus par un mot gracieux, dit au marin:

—Je voudrais avoir dix mille hommes comme vous.

—Je le crois bien! répondit Jean Bart en sortant.

Le brave capitaine reçut autre chose que des compliments. Le roi lui fit donner sur le trésor royal un bon de mille écus.

Le payeur de ces sortes de gratifications était un nommé Pierre Gruin, qui demeurait à Paris, rue du Grand-Chantier, au Marais. Muni de son papier, Jean Bart court à Paris, trouve la rue du Grand-Chantier, et, dans la rue du Grand-Chantier, la maison du payeur.

—Est-ce ici que demeure Pierre Gruin? demande-t-il.

—M. Pierre Gruin demeure ici, répond le portier en appuyant sur le mot de *monsieur*, pour donner une leçon à ce mal-appris.

Le marin monte l'escalier, ouvre les portes et arrive, au grand scandale des domestiques, dans la salle à manger où le maître de la maison dînait avec un grand nombre d'amis.

—Lequel de vous est Pierre Gruin? demande Jean Bart.

—C'est moi qui suis *monsieur* Gruin, répond le payeur en appuyant, comme le portier, sur le mot *monsieur*.

—Voilà! fit Jean Bart en tendant son papier.

Le payeur le prend, le parcourt des yeux, et, pour apprendre au malotru que Pierre Gruin était un notable, lui tend par-dessus l'épaule la rescription, qu'il abandonne en disant:

—Repassez dans deux jours.

Jean Bart resta droit comme un mât et laissa tomber le papier. Il tira le sable qu'il portait toujours et répondit de sa grande voix:

—Ramasse-moi ça et paye tout à l'heure!

—Payez vite! dit un convive à voix basse, c'est Jean Bart, et l'on ne plaisante pas avec lui.

M. Gruin se lève, ramasse le papier, emmène Jean Bart dans son bureau et lui compte mille écus en argent.

—Je ne suis pas un mulet, lui dit le terrible capitaine, il me faut de l'or!

C'est avec l'or de M. Gruin que Jean Bart se fit confectionner le costume historique qui fit rire aux éclats Louis XIV.

Des courtisans persuadèrent au loup de mer de s'habiller de cérémonie pour aller faire sa visite de congé au roi.

Un habit propre et de cérémonie, cela devait briller. Jean Bart commande donc l'habit, la veste et la culotte en drap d'or, recommandant bien que le tout fût doublé d'un solide drap d'argent.

Le jour de l'audience royale arriva. Le marin arriva au château, roide comme un beaupré, gêné dans ses mouvements comme s'il eût eu la camisole de force. Il suait sang et eau. Le roi apprît la cause de cette rigidité cadavérique, et il en rit beaucoup.

Ce voyage de Jean Bart à Versailles dura quelques mois, ce qui empêcha l'intrépide capitaine d'assister à la désastreuse

bataille de la Hogue, perdue, on peut le dire, par la seule faute de Louis XIV.

Le grand roi n'avait plus de quoi rire.

Son intervention directe dans les opérations maritimes de cette grande défaite est très-connue. Il ne chercha pas même à la déguiser, et il fit bien. C'était la meilleure manière de réparer une faute qui lui avait coûté si cher.

Cela, du reste, apprit au grand roi que si les hommes obéissent comme des automates à ses moindres volontés, les événements se jouaient de son royal bon plaisir.

Irrité de la résistance que les flottes combinées de Hollande et d'Angleterre opposaient encore après une série de désastres, il avait décidé d'en finir d'un seul coup avec ses ennemis, il dépêcha à Tourville l'ordre d'attaquer sans délai. Si l'amiral avait eu la suprême ressource de discuter la dépêche royale ou de pouvoir en retarder l'exécution, suivant les circonstances, il est probable que l'engagement n'eût pas eu lieu; car Tourville savait pertinemment par ses coureurs qu'il était trop infériorité en ce moment à ses adversaires pour risquer un engagement; mais l'ordre de Versailles n'admettait aucun commentaire: il était précis, péremptoire, indiscutable, et disait en toutes lettres que l'amiral devait courir sus aux ennemis, *forts ou faibles*.

Dans sa suprême infaillibilité, le roi avait prévu tous les cas: il fallait attaquer.

Le courrier qui apportait à Tourville le commandement royal était parti de Versailles depuis quelques heures à peine, quand des renseignements certains sur la force des Anglo-Hollandais parvinrent à la cour.

Ces renseignements, dont l'exactitude ne pouvait être mise en doute, effrayèrent Louis XIV sur les suites de l'ordre expédié à l'amiral. La flotte française, si courageuse qu'elle fût, si confiante qu'elle dût être dans la victoire après des succès récents, n'était pas en mesure de faire tête à l'ennemi. Livrer une bataille navale dans ces conditions, c'était exposer la marine du royaume à une perte certaine.

Le roi le comprit si bien, qu'un second courrier, auquel on recommanda la plus grande diligence, fut lancé sur les traces du premier, portant un contre-ordre à Tourville.

Mais le premier courrier ne s'était point amusé en route, et était embarqué depuis une heure quand celui qui accourait sur ses traces arriva à la mer. Aussitôt dix embarcations sont lancées dans toutes les directions pour rejoindre la flotte; mais le malheur voulut qu'aucune ne pût rencontrer les vaisseaux, que des manœuvres avaient éloignés.

L'ordre de combattre était parvenu à Tourville.

—C'était une faute, se permit-il de dire; mais puisqu'il n'y a pas à choisir son heure, autant prendre l'ennemi à l'improviste que d'attendre davantage.

On sait l'issue de cette funeste affaire. Nos marins firent des folles de courage, suivant leur habitude; Tourville déploya toutes les ressources de son génie pour suppléer au nombre des navires, mais la victoire trahit le pavillon français.

—Tourville est-il sauvé? demanda Louis XIV en apprenant le désastre de la Hogue. Pour des vaisseaux, on en peut trouver; mais on ne trouverait pas aisément un officier comme lui!

Le roi s'attribua si bien à lui-même la ruine de sa flotte, qu'il ne tarda pas à créer Tourville maréchal de France.

Si Jean Bart n'assistait point à cette grande partie perdue, il eut le bonheur d'être présent à la revanche de Lagos. Séparé du gros de la flotte, il brûla six navires hollandais richement chargés.

Tourville s'était noblement vengé. Les ennemis avaient perdu plus de vingt millions de valeurs; quarante-cinq de leurs bâtiments furent brûlés; vingt-sept autres, dont deux vaisseaux de guerre, tombèrent au pouvoir de l'amiral français.

### VII.

Ce n'est plus seulement de la gloire que l'illustre capitaine va donner à la France, c'est du pain.

Il termina dignement l'année 1693 en capturant sur les côtes de Flandre trois frégates anglaises qui escortaient un convoi de munitions de guerre. Puis il commença l'année suivante par un succès. Une flotte hollandaise, chargée de blé principalement, arrivait du Nord par la mer Baltique, sous la protection de trois navires de guerre réunissant ensemble cent vingt-quatre pièces de canon. Comme à l'ordinaire, Jean Bart ne tient aucun compte des forces de l'ennemi, commence l'attaque avec sa terrible énergie, s'empare du plus gros vaisseau d'escorte, met les autres en fuite, capture une vingtaine de bâtiments marchands, et rentre triomphalement à Dunkerque avec cette prise opulente.

La France souffrait de la famine; les Hollandais, comme on voit, lui fournissaient du blé, grâce à Jean Bart.

A peine de retour l'illustre capitaine, qui ne se reposait jamais, reçoit l'ordre de conduire des ambassadeurs de Sa Majesté en Danemark et en Suède, et de ramener des ports du Nord une flottille de bâtiments chargés de blé acheté pour le compte du gouvernement français. Ces précieux chargements n'avaient pas osé sortir de Vleckeren pour ne pas tomber dans les nombreuses escadres anglo-hollandaises qui tenaient la mer sur toute la route.

Quand Jean Bart se savait trop faible et qu'il avait beaucoup à sauver, il risquait rarement une bataille, et passait comme une flèche entre les croiseurs. Il conduisit sans aventures les ambassadeurs de France à leurs postes et ramena le blé sans tirer un coup de canon.

Louis XIV envoya comme récompense la croix de Saint-Louis à son habile capitaine.

Le chevalier de Forbin n'eût pas manqué de consigner dans ses mémoires que la meilleure part de gloire, dans ces expéditions, revenait à sa propre habileté; mais le vaniteux chevalier n'était plus là: depuis le fameux voyage de Jean Bart à Versailles, Forbin était passé dans l'arrondissement de Brest pour ne plus être témoin des succès de son rival et des honneurs qu'on lui rendait. La meilleure preuve que les assertions des Mémoires du chevalier sont des vauveries personnelles ou des mensonges, c'est que l'émule de Jean Bart, une fois éloigné de lui, n'est plus rien et cesse d'être historique.

Nous venons de voir Jean Bart créé chevalier de Saint-Louis pour une expédition habilement conduite; une autre expédition bien autrement glorieuse va lui faire octroyer des lettres de noblesse.

Sa prise de la fin de 1693 et son dernier voyage à Vleckeren avaient ramené pour un moment l'abondance dans les ports du royaume, mais la quantité de blé n'était pas suffisante pour empêcher bien longtemps la disette. Le gouvernement français avait fait charger de blé une centaine d'autres navires pendant l'hiver. Les divers commandants avaient reçu l'ordre d'attendre une escorte pour effectuer leur retour en France; mais, voyant qu'aucun vaisseau de guerre n'arrivait après la débâcle dans les ports du Nord, où les glaces les avaient jusque-là rete-

nus, ils se mirent en route avec l'espoir d'échapper à l'ennemi. C'était risquer gros, car il n'était guère possible que les croisières hollandaises n'eussent pas eu connaissance d'un si énorme convoi.

Retardé par son voyage à Vleckeren, Jean Bart partit à la tête d'un escadre composée des navires *le Fortuné, le Comte, le Maure, le Mignon, l'Adroit, le Portefaix et le Jersey*, en tout deux cent soixante-quatre canons. Ce n'était pas trop pour protéger un convoi de blé bien impatiemment attendu.

Jean Bart sort de Dunkerque le 28 juin. Après trente heures d'une marche rapide, il aperçoit au large, à une énorme distance en avant, toute une flotte qui se rapprochait péniblement des côtes de Hollande. Il détacha un éclaireur de l'escadre et envoya à la découverte. On apprit que c'étaient huit vaisseaux de guerre hollandais qui remorquaient les cent navires chargés de blé qu'il allait chercher dans le Nord.

—C'est du temps de gagné, répond l'intrépide capitaine, puisque l'ennemi nous les a amenés jusqu'ici. Il ne s'agit plus que de les lui reprendre.

On ne s'était point trompé, notre convoi était bien prisonnier. Les chalands s'étaient mis sous la protection de deux navires de guerre danois et d'un suédois; mais cette escorte, sous prétexte de neutralité, s'était laissé enlever le convoi sans coup férir, par le contre-amiral Heyde de Frise, qui l'attendait au passage.

—Allons, mes amis, dit Jean Bart à ses officiers réunis, il faut avancer et combattre; la France a faim et le demande.

L'escadre met toutes voiles dehors et se dirige sur les Hollandais. On put alors juger de leurs forces. Le contre-amiral avait sous ses ordres huit gros bâtiments, comptant ensemble trois cent quatre-vingt-huit canons et de nombreux équipages.

De plus, les navires capturés étaient armés de marins hollandais bien décidés à défendre leur riche prise.

Songer à se canonner, dans une pareille disproportion de forces, c'était risquer d'être écrasé en moins d'une heure.

—Point de canons! s'écrie Jean Bart; pas même de fusils! des coups de sabre et de hache; à l'abordage, tonnerre de bombe! Je vais moi-même attaquer l'amiral et vous en rendrai bon compte!

C'était là la grande tactique de Jean Bart, qu'il suivit rigoureusement dans cette rencontre. Il marche au *Prince-de-Frise*, reçoit sa bordée, lui envoie la sienne par politesse, et saute à l'abordage. L'amiral est brave; à la tête de son état-major, le sabre au poing, il attend son ennemi en excitant le courage de ses hommes et en riant de la témérité de ces quelques Français. Jean Bart ne donnait à personne le droit de rire longtemps; rapide comme la foudre, il terrasse l'amiral, renverse et tue son état major, s'ouvre une trouée dans les rangs de l'équipage, et en vingt minutes s'empare du vaisseau.

Ses capitaines, animés par son exemple, avaient en même temps enlevé deux autres navires de guerre.

Les cinq autres, abandonnant la partie, s'enfuirent épouvantés.

Jean Bart avait perdu son lieutenant avec soixante-cinq hommes, tués ou blessés; mais il avait repris le convoi de blé et capturé trois navires de guerre.

Cornil Bart, le fils aîné de l'illustre capitaine, assistait à cette affaire; il avait suivi son père sur le vaisseau amiral et fait des prodiges.

Par le chiffre des forces engagées et surtout par les conséquences de cette lutte maritime, la victoire de Jean Bart est restée comme un des grands événements du règne de Louis XIV. Aussi le gouvernement voulut-il en conserver le souvenir glorieux. Il fit frapper une médaille commémorative.

Jean Bart n'y figure pas le moins du monde; mais les temps le voulaient ainsi. C'est au roi que revenait l'honneur du grand fait d'armes de Jean Bart. Le roi absorbait tout et résumait toutes les gloires. Tout était en lui et pour lui. Le sujet n'était qu'un de ses membres, une fibre.

La médaille portait d'un côté la proue d'un vaisseau et Cérès, sur le rivage, tendant des épis de blé, avec la légende: *Annona Augusta*.

Cela voulait dire: *Blé royal*.

A l'exergue on lisait: *Fugatis aut captis Batavorum navibus, M.D.C.XCIV*.

« Navires hollandais mis en fuite ou pris, 1694. »

C'était, en général, la manière d'écrire l'histoire en ces temps-là. Les livres étaient aussi bons courtisans que les médailles.

De retour à Dunkerque, Jean Bart envoya son fils à Versailles pour annoncer au roi la grande nouvelle. Cornil avait alors dix-sept ans, mais c'était déjà un homme.

Il remit à M. de Pontchartrain la lettre de son père et lui donna verbalement les renseignements les plus précis sur la bataille.

Plein d'admiration pour les hauts faits du père comme pour la mâle assurance du fils, le ministre annonça à Cornil qu'il allait le présenter au roi, alors à St. Germain.

Le jeune messager jeta un regard épouvanté sur son costume poudreux et très peu de cérémonie, en disant: —Monseigneur, je ne paraîtrai jamais ainsi devant Sa Majesté.

—Au contraire, mon ami; le roi vous saura gré de votre empressement.

Une heure après Bart entra chez le roi.

—Sire, dit le ministre en le présentant à Louis XIV, j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté le fils de M. Jean Bart, qui vient lui annoncer que son père a repris aux ennemis votre flotte chargée de blé et que ce blé, si impatiemment attendu, est dans vos ports. Voici la lettre de M. Bart.

Le roi parcourut le message, qui parlait probablement du message, car il releva les yeux sur le jeune homme et lui dit avec une vivacité qui n'était point dans ses habitudes:

—Le fils dont parle M. Bart, c'est vous?

—C'est moi-même, sire, répondit Cornil en s'inclinant.

—Vous êtes monté à l'abordage?

—Quand mon père y monte, j'y monte, sire! l'un ne va pas sans l'autre.

—Mais vous êtes bien jeune! —Au reste, ajouta le roi en se retournant vers le ministre, il n'est pas étonnant que le fils de Jean Bart soit brave.

Alors, congédiant le ministre et le marin d'un geste, il dit, à Cornil: —Assurez monsieur votre père qu'il aura bientôt des marques de ma satisfaction.

On raconte que Cornil, peu habitué à se tenir en équilibre sur les parquet frottés de la cour, fit une glissade en se retirant à reculons et tomba. Le roi jeta un cri involontaire et tendit la main; mais Cornil était lesté et se fut bientôt remis sur ses pieds.

Cela donna au roi l'occasion de faire un autre compliment: — On voit que Messieurs Bart, dit-il en riant, sont meilleurs marins qu'écuyciers.

L'orgueilleux roi n'en dit jamais plus à ses maréchaux.

Le lendemain, Cornil était nommé enseigne de vaisseau dans